

QUE VIVA ESPAÑA

DE LA MÊME AUTEURE

Œuvres

Bella Italia. Un itinéraire amoureux, Tallandier, 2023 ; « coll. Texto », 2025.

Le Grand Large, Albin Michel, 2021.

Dictionnaire amoureux des Saints, Plon, 2019.

Lettre à un jeune chrétien et à ceux qui ignorent qu'ils le sont, Tallandier, 2017 ; Points, coll. « Sagesses », 2021.

En pleine lumière. Carnets spirituels, Albin Michel, 2016.

La Passion de Thérèse d'Avila, Albin Michel, 2015 ; coll. « Espaces libres », 2021.

François, un pape parmi les hommes, Albin Michel, 2014 ; coll. « Espaces libres », 2018.

Prenez-moi tout mais laissez-moi l'extase. Méditation sur la prière, Seuil, 2012 ; Points, coll. « Sagesses », 2016.

Tolstoï. Le pas de l'ogre, Seuil, 2010 ; Points, coll. « Essais », 2015.

Simone Weil. Le courage de l'impossible, Seuil, 2009 ; Points, coll. « Essais », 2014.

Jésus, Gallimard, 2008.

On ne fait que passer, NiL, 1999.

Choix de préfaces

Augustin Frison-Roche, *Épiphanies*, Klincksieck, 2025.

Joseph Joubert, *Le Courage d'être heureux. Carnets 1774-1824*, Éditions des instants, 2021.

Jacques Santrot, *Goudji. Orfèvre du sacré*, Albin Michel, 2019.

Simone Weil, *La Balance du monde*, Hozhoni, 2019.

Simone Weil, *Attente de Dieu*, Albin Michel, 2016.

Lucien Jerphagnon, *À l'école des Anciens*, Perrin, 2014.

Lucien Jerphagnon, *Les Miscellanées d'un Gallo-Romain*, Perrin, 2014.

Jean-Luc Manaud, *Chroniques sahariennes*, Le Chêne, 2006.

CHRISTIANE RANCÉ

QUE VIVA ESPAÑA

Un itinéraire amoureux

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2026
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-5571-1

Pour Christine Cantecor et Alain Fournier,
pour Sandra et Jean-Jacques Layani,
mes généreux amphytrions qui m'ont invitée
au banquet espagnol.

*Entre tant de beautés que partout on peut voir
Je comprends bien, amis, que le désir balance :
Mais on voit scintiller en Lola de Valence
Le charme inattendu d'un bijou rose et noir.*

Charles Baudelaire

PROLOGUE

« ¡*Que singular te deseo!* »

Baltasar Gracián

L'amour pour un pays est toujours singulier. Il est marqué par ce que ce pays nous inspire. L'Italie nous charme tous d'un même élan. Nous lui avons trouvé une devise qui, pense-t-on, la résume, la *dolce vita*. Elle nous donne à croire au bonheur sur cette terre comme nulle part ailleurs. Nous pensons bien la connaître puisque nous lui avons donné notre cœur. Nous enveloppons son nom d'un léger papier de soie, parfumé d'oranger et de pomme de pin. Mais l'Espagne ? Qui peut se vanter de la comprendre vraiment ? Comment lui donner une définition sans la trahir ? On tente un mot, aussitôt un autre le contredit. On l'approche par les sensualités andalouses, les rudesses de la Galice les démentent. L'impossibilité qu'il y a à la cerner, si ce n'est par l'oxymore – âpre et splendide, rustre et luxuriante, riche et dépouillée, voluptueuse et mystique –, les grands auteurs espagnols l'ont eux-mêmes affirmée : « L'Espagne court au-devant du voyageur et suscite aisément son enthousiasme ou son irritation », écrit José Ortega y Gasset. Mais n'est-ce pas un Espagnol, Jean de la Croix, qui a joué le premier du plus mystérieux oxymore, *musique silencieuse* ? Il en est de même pour le caractère

espagnol. Miguel de Cervantes a incarné cette ambivalence en créant deux figures qui, ensemble, n'en font qu'une, celle de l'Espagnol, son archétype même. Don Quichotte *et* Sancho Pança. L'idéaliste *et* le pragmatique.

Plus j'ai parcouru l'Espagne, du nord au sud, de la Catalogne à l'Estrémadure, plus mes tentatives de circonscrire ce pays dans une formule ont échoué. J'ai bientôt compris qu'il me fallait rester humble devant l'Espagne et ce qu'elle a d'irréductible, surtout pour un esprit français formé au cartésianisme. Pascal n'avait-il pas choisi les Pyrénées comme la frontière entre vérité et vérité autre ? « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà. » Au-delà : un idéal chevaleresque, une rigueur morale et un sens profond de l'individualité qui n'ont jamais pu s'adapter au rationalisme abstrait.

J'ai compris que je devais me contenter d'affirmer que j'aime l'Espagne, « parce que c'est elle, parce que c'est moi ». Je l'aime de toutes les fibres de mon être. Je ne sais pourquoi avec précision, mais je sais que mes voyages sous son soleil, sur ses terres, mes voyages en *Espagnes* m'apportent une énergie folle, tellurique, une puissante envie de vivre et donc de me passionner. Son excès en tout me galvanise. J'aime l'Espagne comme on aime un être de chair et d'os, avec ses lumières et ses énigmes. Son histoire, ses débordements, ses paysages, ses artistes et son orgueilleuse obstination à rester ce qu'elle est, qui elle est. Je l'aime pour sa vérité multiple et son intégrité. Et si je tente, malgré son caractère insaisissable, de décrire l'Espagne, je m'y hasarde, selon la formule de Federico García Lorca, à « une lutte de l'intelligence amoureuse avec le mystère qui l'entoure et qu'elle ne peut comprendre ». C'est un pays qui exige, si l'on veut être au plus près de lui, de l'approcher avec ses sens et de s'y abandonner. D'accepter d'y entrer comme on passe de l'autre côté du miroir où rien n'a plus de

logique – du moins, celle que pratiquons. « *Le Discours de la méthode*, c'est bon pour vous, les Français », écrit Miguel de Unamuno, quand il devine qu'il peut exaspérer notre entendement avec sa *Vie de Don Quichotte et de Sancho Pança*, cette « sorte de paraphrase philosophique, mystique, initiatrice de l'œuvre de Cervantes », résume Marcel Brion et qui est, en essence, un hymne à la folie. Il suffit d'emprunter une route en Espagne pour saisir que nous ne raisonnons pas de la même façon. L'organisation des bretelles d'autoroute, la disposition des panneaux de signalisation. Nous perdons nos repères. Nous sommes *déroutés*. Pedro Almodóvar raconte que dans les années 1980 et jusqu'au début des années 1990, les critiques lui demandaient, après avoir confié qu'ils avaient aimé son film, s'ils devaient en rire ou plutôt pleurer. L'écrivain Alfonso Reyes rapporte cet aveu d'un Castillan entendu dans un café de la rue d'Alcalá, à Madrid : « Qu'est-ce que nous savons faire ? Découvrir, dans de mauvais bateaux de bois, un monde dont l'existence est réfutée par la science. C'est-à-dire que nous sommes les maîtres de l'absurde. Parce qu'ici, tout est à l'envers. Ici, nous ne savons bien faire que ce qui ne suppose pas de culture antérieure, ce qui ne nécessite pas de savoir lire. Par exemple, tuer des taureaux, peindre... et écrire... » *Tout est à l'envers...* C'est ainsi : au réel, le pays préfère le surréel. Ici, personne ne s'est étonné des inventions d'un Buñuel, d'un Arrabal, d'un Dalí, d'un Lorca ou de celles d'un Óscar Domínguez qui inventa la décalcomanie, ni d'un Joan Miró et ses figures enfantines. Elles ne lui étaient pas étrangères parce qu'elles n'étaient ni le fruit d'un programme, ni la volonté d'une tentative de révolution de l'esprit. Le surréalisme est une clé de l'âme espagnole parce qu'il lui est consubstantiel. À la théorie, l'Espagnol préfère la sublimation. Aux concepts, l'immanence de l'image et des pulsions. Au matérialisme,

l'hypertension mystique. Au travers de son histoire, de sa culture, de son génie artistique, l'Espagnol s'est toujours montré libre, viscéralement individualiste, et l'Espagne radicalement « peuple » au point d'avoir porté chacun de ses citoyens à la pointe de l'aristocratie – celle du caractère quand il exprime ses exigences.

« Les Espagnols sont contre tout sauf contre l'Espagne », remarquait Jean Cocteau dans son journal après de longs séjours en Ibérie. Et de préciser :

Contre le régime qu'ils défendent – contre le régime qu'ils acceptent, contre la monarchie, la démocratie, les aristocrates qu'ils traitent d'imbéciles et contre le peuple qu'ils traitent de créatin. Contre les toreros qu'ils acclament. Contre Pastora Imperio, véritable reine d'Espagne dont ils disent : « Elle a toujours mal dansé. » Et ils ajoutent : « Seulement elle est sublime. Elle n'a qu'à bouger la main. » On est contre la Madone si elle n'est pas de sa paroisse. Même Manolete se plaignait du public. Comme il était Dieu, on exigeait qu'il fasse des miracles. On ne lui demandait plus d'être mieux que les autres. On lui demandait d'être mieux que lui-même. Et s'il n'était pas mieux que lui-même, on le sifflait.

Chaque fois que je dis à mes amis espagnols, qu'ils soient canariens, andalous ou madrilènes, combien j'aime leur pays, comme tant de Français qui ont pour lui, aujourd'hui, les yeux de Chimène – même l'Italie l'a placé sur un piédestal plus haut que le sien –, chaque fois que je vante leur art de vivre, de se retrouver, leurs fêtes, ils se rebiffent. La politique, l'économie, la crise du logement, la corruption, la litanie est sans fin. Mais une fois les reproches énoncés, personne ne s'en accable. *A mal tiempo, buena cara*. Nous sortons écumer les bars où d'autres amis nous attendent, joyeusement, et jusque tard dans la nuit.

C'est ainsi, l'Espagne est semblable à l'enfance, elle est toute à la minute présente et belle et cruelle. « Drapée en son haillon – méprisant ce qu'elle ignore », soulignait encore Cocteau. Mais ignorant aussi ceux qui la méprisent. Si l'Espagnol est susceptible – l'orgueil, le rang, l'honneur –, il reste hermétique aux critiques. Elles ne l'influencent pas, ni ne le modifient. Pour autant, il est prompt à défendre jusqu'au sang ce en quoi il croit qui lui est consubstantiel : la fête, les saints, le Ciel, la corrida. « Ce noble peuple vit avec la mort entre les dents », a écrit Montaigne. À qui en douterait, il suffit de se rappeler la vie de Charles Quint qui régnait sur un empire si vaste que le soleil ne s'y couchait jamais. Las de son empire et des guerres, fatigué des excès de richesse et de nourriture, d'alcool et de campagnes, il s'était retiré dans le monastère perdu de Yuste, en Estrémadure, pour se préparer à la mort. Chaque matin, il contemplait l'*Enfer* de Jérôme Bosch parce que le mystère du monde infernal s'y déploie dans son étrangeté et une fascinante horreur. Puis il répétait ses propres funérailles, couché des heures durant dans son futur sarcophage. Il y contracta un froid fatal. À Yuste, Charles Quint a réalisé son rêve ultime : « se dépouiller, se dénuer de tout ».

S'ils ont de l'orgueil, les Espagnols n'ont aucune vanité. Combien de fois ai-je lu, au-dessous des blasons chargés d'héraldique, de quartiers, d'écus qui ornent les maisons nobiliaires, la devise qui réduit toute cette démonstration de gloire en poussière – *Al fin morir* (Pour à la fin mourir) ! Sur la façade d'un autre palais, à Ávila, celui du commandeur d'Alcantara, au-dessous d'une fenêtre d'apparat, ces mots : *Todo pasa*. La mort, en Espagne, est une compagne familière que les artistes montrent dans tous ses avatars, la vieillesse – le terrible *Qué tal ?* de Goya, sa *Tête et quartiers de mouton* – ou la décomposition des corps comme le fit Juan de Valdés Leal avec son *Finis gloria mundi*. Leurs

œuvres ouvrent nos yeux sur la violence de la mort et son absurdité, avec son arme imparable, le passage du temps. Cette vision ne les accable pas. Ils l'acceptent avec le fatalisme déposé par l'alluvion des siècles de présence maure, et l'enseignement de la Passion du Christ. Dieu Lui-même n'a-t-Il pas accepté de faire l'expérience de la mort par la mort de Son Fils ? J'ai toujours été frappée qu'en Espagne, le Christ ne semble jamais monter au Ciel, qu'il soit maintenu dans sa Passion, dans sa souffrance d'homme. Chaque année, chaque ville de la péninsule, pendant la Semaine sainte, rejoue indéfiniment le Triduum pascal, à la façon d'une anamnèse. Le Chemin de croix, la Crucifixion, la Mort du Christ, et toujours dans une ferveur *religieuse*. On y est. On y croit. Personne ne ferait semblant. La Crucifixion est l'épisode des Évangiles le plus largement traité dans l'iconographie espagnole, alors qu'en Italie, les peintres ont choisi la Nativité, une représentation sereine de la Vierge, et toute la grâce, toute la promesse du mystère de l'Annonciation. Les noms de Marie, en Espagne, sont ceux de la Vierge au pied de la Croix – Dolorès, Merced. Parce qu'en Espagne, il n'est qu'un mystère qui compte : la Passion.

Pour autant, ces représentations morbides ne provoquent pas les larmes. Elles ramènent les hommes au présent, à vivre un instant plus ardent. Francisco de Quevedo, leur grand poète, ne leur a-t-il pas enseigné que l'homme est « poussière amoureuse » ? Qu'« hier n'est plus, et demain pas encore » ? Dès lors, les Espagnols conjurent la mort à force de fêtes, de farces, de folies, de *zarzuelas*, de poésies, de processions, de *romerías* et d'élans mystiques. La corrida est l'un d'eux. Le *canto flamenco* en est un autre. Ainsi, ils la phagocytent comme ils phagocytent les mots étrangers – le *bistec*, le *fútbol*, le *mitin*. Ils l'appriivoisent. Dans les rues de Puigcerdà, pendant l'Avent, j'entendais les *tonas*,

les chorales d'enfants entonner les paroles de la cantate
Dime, niño, ¿de quién eres? :

« *Resuenen con alegría los cánticos de mi tierra
Y viva el niño de Dios que nació en la Nochebuena
La Nochebuena se viene
La Nochebuena se va
Y nosotros nos iremos
Y no volveremos más¹.* »

Pour célébrer la Toussaint, depuis le xvi^e siècle, on distribue aux enfants les *huesos de santo*, des pâtisseries en forme d'os. Non pour les terroriser, mais pour les alphabétiser. L'important, c'est d'en faire une communion, de célébrer le meilleur et le terrible ensemble.

Ensemble : derrière ce mot, tout un art de vivre. Il se cultive tout d'abord en famille, avec la tradition du *paseo*, la promenade, rituel perpétué dans toute la péninsule ibérique, décennie après décennie. Citadins ou villageois se retrouvent avant de dîner, dehors toujours, sur les promenades qu'aménagent les municipalités. *Ramblas* ou bords de mer, galeries sous les arcades des *plazas mayores* où chaque groupe choisit son sens giratoire et le garde. Il permet de croiser l'autre partie des promeneurs, de saluer, de prendre des nouvelles. On marche en famille, toutes générations confondues – aucun programme de télévision ne distrairait un Espagnol de ce rituel, sauf, bien sûr, le match de *fútbol* dès qu'il met en jeu le club préféré. Dans les parcs, où sont les manèges, cette mixité reste de mise, et la plupart des

1. Que résonnent joyeusement les cantiques de mon pays / Et que vive l'enfant de Dieu qui naquit dans la nuit de Noël / La nuit de Noël vient / La nuit de Noël s'en va / Et nous, nous nous en irons / Et nous ne reviendrons pas.

activités en plein air sont organisées pour accueillir toutes les tranches d'âge. La famille reste d'ailleurs le socle de la société, le foyer originel.

Rien ne me réjouit davantage, lorsque je passe la frontière, que de retrouver la vie dès le premier village d'Espagne quand, en France, les volets sont déjà fermés et les rues désertes dans toutes les petites villes que je traverse – et alors mon cœur s'étreint au constat de cette extinction. En Espagne, la majorité des fenêtres et des balcons sont fleuris, et les pas-de-porte meublés d'une chaise, d'un banc pour que ceux qui peinent puissent se poser dans l'air du soir et profiter du *paseo*. On ne laisserait personne seul chez soi. D'ailleurs, rien n'est pire pour un Espagnol que de rester chez lui – à moindre d'être vraiment malade, ou d'y être en famille, lors de ces réunions organisées à l'occasion des grandes fêtes traditionnelles que personne ne manque. À peine de retour du bureau, de l'atelier ou de ses cours, chacun ressort, sans attendre la *fin de semana* pour filer retrouver des amis dans un bar à tapas – et la jeune génération au « *botellòn* », ce rendez-vous collectif dans un parc ou sur un quai, chacun sa boisson à la main. Un devoir à rendre ? Un dossier à compléter ? Le cartable et l'ordinateur en bagage, on s'installe dans un café pour travailler. Il y a du bruit ? Comment n'y en aurait-il pas ? L'Espagnol a coutume de parler très fort pour se faire entendre dans ces rassemblements toujours nombreux, et d'élever la voix pour couvrir celles des autres. On reconnaît le client studieux à son casque antibruit, et à son isolement dans le flux et le reflux des consommateurs. Les enfants eux aussi sont invités à ces sorties. Combien de fois me suis-je étonnée de voir ces tout-petits galoper à des heures indues au lieu d'être au lit ! Quand dorment-ils ? Je me demande même s'ils dorment. Mais comment trouver le sommeil les soirs d'été, dans la touffeur d'une chambre, quand dehors une

brise légère caresse la peau, qu'on entend des rires, qu'on peut y respirer, vivre encore quelques heures de cette journée qui ne reviendra pas ?

Je me rappelle ma première soirée à Madrid et ma déception. J'avais étourdiment quitté mon hôtel à 21 heures pour aller dîner. On m'avait vanté l'animation de la capitale ; je ne découvrais que des établissements vides et des rues aussi peu fréquentées qu'en France à la même heure. « Oh ! mais vous êtes bien trop en avance ! » a souligné le concierge de l'hôtel à mon retour. Pas de restaurant avant 22 heures, pas de club avant minuit... Très vite, je me suis adaptée à ce décalage horaire chronique. Quoiqu'il soit sur le même fuseau horaire, l'Espagnol a deux heures de retard sur le reste de l'Europe. Vous vous en étonnez ? On vous répondra que l'emblématique horloge de la Puerta del Sol – qui donne le bip à toute l'Espagne – n'est jamais à l'heure. Ces deux heures de retard, on les constate dès le matin. Il est difficile de trouver un établissement ouvert avant 10 heures et, plus improbable encore, qu'il soit ouvert avec du monde. Mais dès que dix heures – *las diez* – sonnent c'est la ruée dans les bars, comme si tous les bureaux se vidaient d'un coup pour aller prendre un café. En vérité, un petit-déjeuner qu'on ne consomme pas chez soi, pas plus qu'on n'y reçoit ses amis. Le café : une institution. Pas de petit noir à la va-vite. Une longue pause, au moins vingt minutes, et bien sûr, jamais seul. On le déguste religieusement après l'*almuerzo*, le repas de midi... qui se prend à 15 heures 30. Puis on revient à pas lents. L'Espagnol est toujours en mouvement – même ses grandes fêtes sont conçues comme des déplacements, processions en tout genre – mais il se meut avec lenteur. L'allure parisienne, pressée, le regard ailleurs, contrarie celle des trottoirs de Barcelone, de Madrid. Et que dire de Séville ! En Espagne, on marche par rang de deux ou trois et on ne se s'écarte pas pour laisser passer l'impatient. Le

seul moment où le Madrilène est capable d'accélération, c'est dans les files d'attente. Passer devant l'autre est un sport castillan – l'individualisme à l'œuvre. Inutile de protester, l'auteur du tête-à-queue ne vous entendra pas, sauf à vous faire remarquer que votre caddy est plein et qu'il n'a que deux articles. Mais que vous trébuchiez, que vous soyez en peine, et il interrompra tout pour vous venir en aide. La solidarité est forte chez tous les Espagnols. Entre eux, bien sûr, mais vis-à-vis de l'étranger s'il est dans le besoin.

« Mais ils ont peu d'empathie ! m'oppose, à Tolède, une jeune femme alors que je lui racontais comment un couple s'était détourné de son chemin pour me reconduire à mon hôtel, ma voiture en rade sur un bord de route. De même, l'absence de charité ne les indigné pas. Ce qui les offusque, c'est l'injustice. Et encore, le Madrilène est individualiste et grégaire à la fois... Vous voyez que nous n'en sommes pas à un paradoxe près... »

Je garderai longtemps ces paroles en tête comme un nouveau mystère. Comment ne pas concilier la charité et la justice, la solidarité et l'empathie ? Et comment posséder en même temps cette ardeur à vivre et ce fatalisme ? Cette fréquentation de la mort et ce sourire solaire sur tous les visages ? Car voilà encore un bonheur puissant que me donne l'Espagne – les sourires qui vous sont adressés, cet accueil des yeux, les grands *¡Hola!* pleins du bleu du ciel. L'invitation chaleureuse au partage, même si l'on ne vous connaît pas. Combien de fois me suis-je attendrie d'assister à la conversation spontanée d'un adolescent avec un aïeul, d'une jeune femme avec une grand-mère avec qui ils partageaient un banc et l'ombre d'un platane ! D'ailleurs, rien n'est plus facile que de prendre langue avec des inconnus dans le moindre café. Le tutoiement est spontané. Sauf à le désirer, on ne reste pas longtemps seul à Madrid, à Séville ou à Huesca. Et personne n'interrompt le plaisir de la

rencontre au prétexte d'un agenda chargé, ou d'un autre projet. Tout est flexible et ce qu'on n'a pas fait aujourd'hui peut toujours être effectué le lendemain, ou bien un peu plus tard dans la soirée. Il n'y a que l'amitié qui exige qu'on lui soit ponctuel. *Vale!* Encore un exemple ? Je ne m'étais pas réveillée à l'heure pour mon rendez-vous. Consternée, affolée, je me précipite à l'accueil de l'hôtel pour demander le numéro de téléphone de l'entreprise et prévenir de mon retard. J'explique que j'aurais dû être là-bas depuis une demi-heure.

« Oh ! Inutile d'appeler, me dit le préposé. À cette heure-ci, la secrétaire ne doit pas être encore arrivée... »

En attendant

« Samuel Beckett m'avait fait remarquer qu'en espagnol, *attendre* se disait *esperar*, il a été ravi. » Nous étions un tout petit groupe autour du comédien Pierre Chabert ce soir-là. Il y avait l'autre acteur fétiche de Beckett, Michael Lonsdale, ainsi que le neveu du dramaturge, Edward Beckett, ami des deux premiers. J'étais allée applaudir *La Dernière bande* que jouait Chabert. Après la représentation, nous étions allés dîner tous ensemble dans un restaurant tibétain choisi par Michael Lonsdale. Bien évidemment, Samuel Beckett était le centre des conversations. Ses deux interprètes évoquaient leurs souvenirs du dramaturge, ses instructions méticuleusement précises de mise en scène et sa fidélité à l'élan premier de ses œuvres, quelque flatteurs qu'aient été les interprétations et les déchiffrages de la critique – « une marque de son humilité et de son attachement fondamental à la vérité », avait souligné son neveu. Nous évoquions alors les réactions à sa pièce, *En attendant Godot*, et avec elles, les multiples hypothèses qui avaient été

échafaudées sur l'identité de ce mystérieux Godot qui ne viendrait jamais, et les raisons pour lesquelles Vladimir et Estragon, ses personnages, étaient venus l'attendre, sans se résoudre à cesser de le faire, au cœur même de son absence. C'est à cet instant que Pierre Chabert avait rappelé le ravisement de Beckett à l'annonce de la traduction espagnole du verbe *esperar*. C'est parce qu'ils espèrent que Godot soit là le lendemain, malgré le messenger venu chaque jour annuler le rendez-vous, que Vladimir et Estragon restent au pied de l'arbre. Ainsi, ils créent un avenir à la venue de Godot. Ainsi Godot existe-t-il par cet acte de confiance et de fidélité à sa promesse, quoi qu'elle augure.

Je me suis souvent rappelé cette conversation plus tard, lors des miennes avec mes amis espagnols. Je me suis aperçue que l'ambiguïté de certains mots du vocabulaire éclairait de façon subtile l'âme espagnole, qu'elle révélait les gradations de sentiments selon qu'ils étaient dits en castillan ou en français, de façon bien plus éclairante que toute tentative de définition. J'ai su que je ne pouvais saisir le vrai sens du poème de Gérard de Nerval si je ne pénétrais pas celui du mot *desdichado*, qui indique un état essentiel et permanent. *El Desdichado* est à jamais privé de faveur. Nulle langue européenne n'exprime avec plus de force la fatalité : le mot *devenir* n'existe pas en castillan. On ne devient pas ; on est. Ou bien on se fait. *Hacerse linda, harcerse rico*. Se faire belle, se faire riche. La grammaire préserve la pérennité des états ; ainsi le verbe *être* a-t-il deux traductions : *ser* et *estar*. Le premier désigne la permanence de ce qu'il nomme – Velázquez est (*es*) génial. Le second son impermanence – le magasin est (*esta*) ouvert. Florence Delay s'est souvenue que son mentor, René Char, qui lui avait offert les œuvres complètes de Federico García Lorca quand il avait deviné chez elle sa vocation de poète, lui avait fait remarquer le double sens du mot *sueño*, à

la fois rêve et sommeil, et qu'il en était alerté. Elle avait redoublé d'attention sur les expressions de ce rêve – ou de ce sommeil – dans la peinture et la poésie ibériques. Le tableau de Goya, qui porte ce titre, est celui d'une femme allongée. Abandonnée sur son lit, vaporeuse. Dort-elle ? Rêve-t-elle ? Est-elle le rêve même de Goya ? Les toiles de Dalí ne seraient-elles pas l'expression de ce double sens, de cette double vie du rêve, ouverte par le sommeil ? Un autre mot encore, que souligne Florence Delay : *desengaño*. Un mot ciselé par le poète Francisco de Quevedo – ce « croisement génial de plusieurs hommes qui n'en font qu'un », selon Jorge Guillen – pour dresser le constat d'échec d'une « prospérité » qu'il voue aux gémonies. L'Espagne vit alors le crépuscule du Siècle d'or. Quevedo résume la faillite des promesses de l'empire de Charles Quint par « un mot amer et impressionnant, le *desengaño*, que l'on doit traduire par désillusion ». Cependant, fait remarquer Florence Delay, « notre désillusion ne recouvre pas ce mot plus dur. *Engañar*, c'est tromper, *desengañar*, détromper par intelligence humaine, tirer de l'aveuglement, ôter les illusions ». Et de conclure : « *Le desengaño* est une leçon de lucidité. » Le « *des-engañar* » de Quevedo est lié à la distance qu'impose un monde trompeur, à une existence terrestre où les fausses apparences sont autant de pièges pour l'homme sur le chemin de son salut. C'est la lucidité qu'au terme de ses aventures, la vie, les hommes, l'amour infligent à Don Quichotte, lorsqu'à Barcelone il perd sa dernière illusion. C'est le sentiment qui saisit Charles Quint quand il se retire des affaires du monde à Yuste.

La langue espagnole est d'une immense richesse. Lente, étincelante, elle se prête merveilleusement au récit romanesque, à l'épopée, aux stances. Sa syntaxe lui confère une grande noblesse. La phrase se déploie, enlace l'idée, la porte en triomphe. Elle est verticale et sert une pensée

QUE VIVA ESPAÑA

dont le mysticisme tient lieu de philosophie. On comprend pourquoi Charles Quint, l'empereur polyglotte qui voulait parler en allemand à son cheval, en anglais aux oiseaux, en français à ses amis, en italien à sa maîtresse, avait choisi de parler en espagnol à Dieu. Cette langue est le langage de l'héroïsme. Âpre, accentuée, elle sait prendre les plus brillantes couleurs et les tons les plus voluptueux. Aucune n'a aussi bien décrit les mouvements de l'âme. Elle nous aide à entendre ceux de Thérèse d'Ávila et, par sa haute poésie, ceux de saint Jean de la Croix.

CATALOGNE

« J'ai une inclination naturelle
pour la nation espagnole ; ce qui m'a amené ici.
Ces gens-là se battent depuis vingt-cinq ans
pour obtenir une certaine chose qu'ils désirent.
Ils ne se battent pas savamment ;
un dixième seulement de la nation se bat,
mais enfin ce dixième se bat non pas pour un salaire,
mais pour obtenir un avantage moral.
Chez les autres peuples,
on voit des gens qui se battent pour obtenir
des appointements ou des croix.
J'aime encore l'Espagnol parce qu'il type ;
il n'est copie de personne.
Ce sera le dernier type existant en Europe. »

Stendhal, *Mémoires d'un touriste*

Cadaqués

J'ai découvert l'Espagne par cercles concentriques. Je l'ai aimée selon le même mode, ma curiosité et la compréhension que j'avais d'elle élargies à chacun de mes voyages. Mon *afición* est née à Cadaqués où j'allais en famille passer les étés de mon enfance – Cadaqués qui, alors, résumait pour moi toute la magie de ce pays. Le trajet était long pour la mériter. Après des jours et des heures de voiture depuis la Normandie où nous résidions, après les lacets de la route qui nous hissait jusqu'au col du Perthus, venait la liturgie des contrôles à la frontière, qui nous ouvrirait les portes de l'Empordà, cette tranche de Catalogne dont les terres, rincées par les rafales bleues de la tramontane, s'étirent vers l'orient et jettent dans la Méditerranée les derniers soubresauts des Pyrénées dans les roches du cap de Creus. Dès cet instant, tout devenait exotique. Le tricorne noir et dur des gendarmes de la Guardia Civil qui exigeaient nos passeports ainsi que l'indispensable sésame : la carte verte – certificat d'une assurance internationale en règle. Le passage des douanes. L'arrêt au bureau de change pour acheter les pesetas et, enfin, la longue descente entre les pins d'Alep et les chênes verts jusqu'à Figueras. Nous étions sur l'autre versant des Pyrénées et tout, déjà, avait changé. L'air sec, la vibration du soleil, la

rudesse de la langue castillane puisque l'usage du catalan était encore interdit. Mais mon cœur ne commençait à battre vraiment que lorsqu'apparaissait, sur un bas-côté de la route, la silhouette monumentale d'un taureau d'un noir profond, posé contre le ciel intense. Il nous attendait là chaque année, fidèle au poste, puissant et fier, gardien de l'Espagne irréductible. Lorsqu'il l'avait inventé en 1956, son créateur, Manolo Prieto, n'avait voulu vanter que la qualité du brandy Osborne dont le taureau arborait le nom sur son flanc, en larges lettres blanches. Mais tout le pays avait fini par y voir un emblème de sa propre essence – rebelle, indomptable, toute en force et en authenticité. C'est au taureau de l'Empordà que j'ai songé lorsque j'ai appris en 1994 que le gouvernement avait ordonné le retrait de ces silhouettes imposantes, comme s'il s'était agi de vulgaires panneaux publicitaires. Il était devenu plus vivant dans mes souvenirs que n'importe quelle vache que je voyais brouter de l'autre côté des Pyrénées, et j'ai été heureuse d'apprendre quelle bronca cette décision avait provoquée outre-monts. Comment pouvait-on mutiler à ce point le paysage d'Espagne, détruire un symbole incontesté de l'identité du pays ? Après le taureau Osborne, j'attendais qu'apparût sur la route l'autre élément qui m'assurait l'imminence de mon arrivée dans ce village et dans l'été, auxquels je rêvais l'année durant dans les bruines normandes. Il surgissait au détour d'un virage, inattendu dans le paysage de garrigue que parfumaient violemment, de leur odeur chaude d'épice et de soleil, les jaunes hélichryses, qu'on appelle ici les fleurs de San Juan. Le radôme de la station militaire avec sa coupole grise. Planté sur les hauteurs des monts Pení, à quelque sept cents mètres d'altitude, il annonçait le dernier col à franchir avant de plonger vers la baie où nichait Cadaqués. Allons, encore quelques kilomètres de l'étroite route qui serpente entre

des olivaias et le frisson argenté de leur feuillage, entre les vignes poussiéreuses et les figuiers de Barbarie et enfin, le dernier virage. Et soudain, l'église et toutes les maisons qui l'entourent comme une large jupe minérale, volatée, surgissaient, la mer derrière elles, la mer avec les éclats de mica de ses écailles les jours de gris, et le fluide éblouissement des jours de beau. Quelle émotion alors, quelle impatience dans les derniers mètres, au bout de la route qui se faisait rue et butait brusquement sur la plage de galets ! Quel plaisir de se dire qu'on ne pouvait aller plus loin, sauf à prendre l'étroite *ribia* qui, de chaque côté de ce terminus, longe le rivage, le surplombe à peine, l'une jusqu'à l'entrée du chemin menant au phare, l'autre jusqu'à la pointe extrême de Sol Ixent. Elles épousent le dessin des criques et des grèves qui se succèdent de chaque côté de la baie. J'aimais les emprunter pour écouter la mer babiller dans ses jeux d'exploration des rochers, ses clapotis, ses bruits de succion délicate ; j'aimais admirer la forme parfaite des oursins, le noir teinté de violet de leurs épines, les algues, les galets où se frottaient les poissons – alors mon âme s'enveloppait de mer. L'été, nous occupions une petite maison blanche à l'ombre de l'hôtel Rocamar qui fut à mes yeux, et pendant des années jusqu'à ce qu'un promoteur barbare le rase, le plus bel hôtel du monde. Combien j'ai aimé ses couloirs cirés au savon noir, ses murs chaulés de blanc, le confort spartiate de ses chambres ouvertes sur l'énorme terrasse de terre cuite que faisaient onduler les racines des pins parasol ! C'est dans la crique que l'hôtel surplombait que j'ai appris à nager, et où je suis retournée plonger chaque été avec l'idée que ces bains me ramèneraient toujours à l'immortalité de la mer. Le soir, avant que les étoiles ne pendent aux branches des lauriers-roses, le cri des martinets labourait le ciel. Je partais alors vers le cœur du village. Je remontais la rue nouvelle, la Calle Nou

à partir de la petite plage d'Alguer, piquée de tamaris et parsemée de barques colorées, jusqu'à ses ruelles étroites hérissées de pierres tranchées, les *rastells*, qui m'élevaient jusqu'au parvis de l'église. Les bougainvillées y débordaient d'amour pour les façades blanches et leurs portes outre-bleu. Sur le chemin, je m'arrêtais toujours à la petite épicerie, sur la gauche, où l'on vendait les eaux de Cologne au litre, conservées dans des bonbonnes de verre couchées sur le ventre et munies d'un robinet. Elles étaient destinées aux hommes et je les reconnaissais lorsque je croisais l'un d'entre eux, rasé de frais, enveloppé de ce parfum de propreté, en route pour le marché ou le café du casino l'Amistat que fréquentaient de préférence les villageois. Un peu plus loin, la rue s'étrécissait à mesure que la pente raidissait. Sur ses hauteurs, elle se bordait de belles maisons austères qui témoignaient du passé de ce village séparé du reste du monde par la montagne, dont l'isolement – on n'avait créé une route pour le relier à l'arrière-pays qu'au XVIII^e siècle – l'avait contraint à s'inventer comme un pays à part entière, au fur et à mesure des aléas historiques. Si isolé que beaucoup de ses marins avaient connu Cuba sans jamais avoir mis un pied à Figueras. On raconte que le nom de Cadaqués viendrait du grec *Kata-kairus* – port occasionnel –, tant sa baie offrait un havre aux navires pris dans les tempêtes redoutables du cap de Creus, comme elle le ferait plus tard aux pirates et aux barbaresques – en 1444, vingt-deux galères maures incendièrent le village, son église et ses archives. Mais la richesse de Cadaqués, dont le magnifique retable baroque et les belles orgues de l'église Notre-Dame témoignent encore, c'est au XVIII^e et au XIX^e siècle qu'il le dut, au vin de ses collines, à ses oliviers, à l'écorce de ses chênes-lièges qu'il expédiait par la mer. Comme il expédia les plus pauvres de ses villageois – presque un tiers de la population – qu'avait ruinés le

CADAQUÉS

phylloxéra, et qui revinrent de New York, de Buenos Aires et surtout de Cuba après y avoir fait fortune. On les baptisa alors Los Indianos.